

Les stratégies des polémistes

DOMINIQUE GARAND, LAURENCE DAIGNEAULT DESROSIERS ET PHILIPPE ARCHAMBAULT, *Un Québec polémique. Éthique de la discussion dans les débats publics*, Montréal, Hurtubise, 2014, 452 pages

Martin David-Blais

Volume 8, Number 3, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71929ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

David-Blais, M. (2014). Review of [Les stratégies des polémistes / DOMINIQUE GARAND, LAURENCE DAIGNEAULT DESROSIERS ET PHILIPPE ARCHAMBAULT, *Un Québec polémique. Éthique de la discussion dans les débats publics*, Montréal, Hurtubise, 2014, 452 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 8(3), 29–30.

LES STRATÉGIES DES POLÉMISTES

Martin David-Blais

Professeur agrégé, communications sociales, Université Saint-Paul

DOMINIQUE GARAND,
LAURENCE DAIGNEAULT DESROSIERS
ET PHILIPPE ARCHAMBAULT
**UN QUÉBEC POLÉMIQUE.
ÉTHIQUE DE LA DISCUSSION
DANS LES DÉBATS PUBLICS**
Montréal, Hurtubise, 2014, 452 pages

Si on attend de ce livre qu'il offre un bon aperçu de l'état de la discussion publique au Québec et du niveau de *polémicité* qu'on y trouve, ainsi que le donne à penser la moitié du titre, on sera déçu. On n'y trouve du reste aucune stratégie permettant de produire un tel tableau d'ensemble. L'ouvrage n'offre pas davantage une mise à l'épreuve de l'affirmation – si souvent colportée – que les Québécois, au contraire de plusieurs autres peuples, détestent et évitent les confrontations de points de vue. En fait, l'objet du livre est ailleurs: il porte sur certains aspects de l'argumentation polémique et, à cet égard, il est vraiment très réussi!

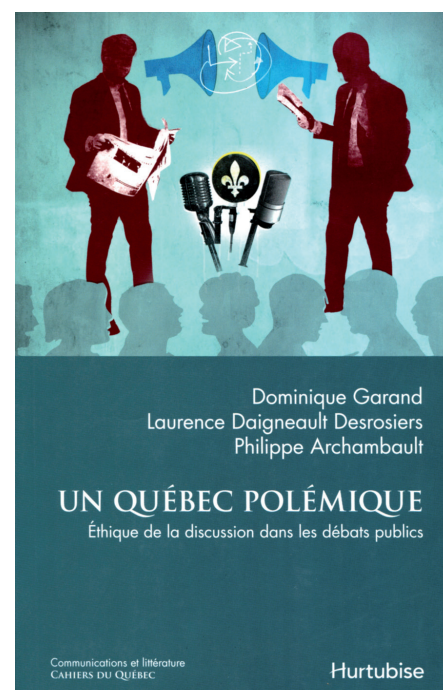
L'ouvrage de Dominique Garand et de ses deux collaborateurs, Laurence Daigneault Desrosiers et Philippe Archambault, apporte une contribution à l'analyse rhétorique contemporaine et traite d'une dimension importante du système rhétorique: l'«éthos». Ce terme, multidimensionnel, désigne au premier chef la capacité (ou l'incapacité) de l'intervenant à pouvoir soutenir telle position 1) du fait de ses qualités personnelles (sa probité, son ambition, etc.) et 2) de ce à partir de quoi socialement il peut intervenir (sa position sociale, son appartenance professionnelle, etc.). Un exemple simple: s'il est difficile de croire Pierre-Karl Péladeau lorsqu'il vient à la défense de Radio-Canada, c'est qu'émergent en notre esprit des considérations relatives à son passé récent à la tête de Quebecor. Le terme désigne à la fois ce que l'intervenant «donne» à penser au public et ce que ce dernier perçoit et juge. On aura compris que l'intervenant peut activement chercher à orienter la perception du public sur ses qualités personnelles et son positionnement social. Un exemple: c'est ce que faisait François Legault lors de la dernière campagne électorale lorsqu'il insistait sur le fait qu'il était le seul des quatre chefs à avoir œuvré dans le domaine des affaires. Pour Aristote, si j'ai bien compris, le travail de l'intervenant sur le terrain de l'éthos est implicite (le style, les références, le vocabulaire); pour nos auteurs au contraire, les intervenants s'y emploient souvent très explicitement et disposent de nombreux moyens pour ce faire. Garand et ses collaborateurs montrent en outre qu'en situation polémique, les protagonistes s'occupent non seulement d'eux, mais

aussi de l'éthos de l'adversaire: ils cherchent à construire un antiéthos servant à altérer les bases argumentatives de celui-ci dans l'esprit du public, ce qui, bien évidemment, donne lieu à des parades et des contre-attaques. Qui plus est, dans la mesure où les participants à une polémique ont des capacités stratégiques, il leur arrive fréquemment d'anticiper les jugements publics et de mettre en place des dispositifs destinés à parer par avance les opérations agressives déployées par les adversaires. Le travail analytique qu'on propose dans ce livre consiste donc à identifier tout ce qui, dans le discours et les efforts de mise en scène, permet de créer l'éthos et de fabriquer un antiéthos de même que l'arsenal des procédés utilisés lors d'un échange polémique à des fins d'attaque ou de défense.

Dans les cas retenus, il est certes question d'art, de littérature et du rôle de l'écrivain, mais il s'agit surtout de parler de l'État du Québec, de sa culture, de l'étroitesse de son nationalisme, de son indigence, etc.

On aura remarqué que, dans un tel contexte, les pratiques discursives visant à déprécier la personne de l'adversaire (ce que l'on associe en général aux pratiques *ad hominem*) prennent une tout autre allure que ce que l'on imagine volontiers. En général, ces pratiques sont perçues comme de graves écarts déontologiques qui, en plus d'être dépourvues de pertinence, conduisent la discussion du côté des affects débridés et de l'irrationnel. Toutefois, à partir du moment où l'on accepte que tout public juge dans une large mesure une position P en fonction des qualités morales (au sens large) attribuées à l'intervenant A qui l'a énoncé, on comprend que les adversaires sont en quelque sorte conduits à miner ce qui constitue l'éthos de l'intervenant A pour pouvoir efficacement attaquer la position P. Pareille perspective analytique nous éloigne des jugements quant à l'irrationalité, au manque d'éthique ou à l'infantilisme des participants aux polémiques publiques.

La contribution analytique des auteurs se déploie dans une série d'études de cas, lesquels ont été choisis surtout dans les années 1990 du côté des polémiques entre littéraires (Jean Larose, Jacques Pelletier, René-Daniel Dubois, Monique Larue, et autres). Dans les cas retenus, il est certes question d'art, de littérature et du rôle de l'écrivain, mais il s'agit surtout de parler de l'État du Québec, de sa culture, de l'étroitesse de son nationalisme, de son indigence, etc. Très honnêtement, la



plupart des polémiques dont il a été question dans le livre m'ont laissé indifférent. Par exemple, je n'ai jamais trouvé beaucoup d'intérêt dans la pensée sociale de Jean Larose, et le fait qu'il ait ferraillé avec un Jacques Pelletier ou un Pierre Foglia ne suscite pas davantage ma curiosité. Quoi qu'il en soit, l'intérêt de ces études de cas ne réside pas selon moi dans le choix des polémiques elles-mêmes (je vous laisse en juger), mais dans l'analyse qui en est faite. Et à cet égard, au risque de me répéter, l'ouvrage est très réussi: Garand et ses collaborateurs nous montrent très bien que leurs outils analytiques sont tout à fait opérationnels et qu'ils peuvent être transposés vers toutes sortes de domaines: la politique, le sport, la vie des organisations, etc. L'analyse de la passe d'armes entre Jean Larose et Pierre Foglia aura démontré, entre autres choses, que les protagonistes à un débat n'ont pas tous la même intelligence stratégique, ni la même capacité à bien lire le public. L'analyse la plus frappante porte sur les écrits polémiques du cinéaste Pierre Falardeau. J'ai entrepris, je l'avoue, la lecture du chapitre à reculons bien que j'aie aimé plusieurs de ses films: je n'ai jamais été un admirateur du polémiste, de sa véhémence et de son inépuisable répertoire d'insultes. Toutefois, l'analyse qui en est sortie est magistrale. L'auteur nous fait bien voir toute l'intelligence pratique et tout le travail rhétorique qu'il y avait au sein d'une telle entreprise polémique de longue haleine. Elle s'emploie à distinguer les efforts de long et de court termes; elle isole les composantes d'un dispositif mobilisé à l'appui d'une position donnée; elle examine les procédés permettant d'élaborer un antiéthos, etc. Si d'aventure Bernard Drainville voulait répliquer avec force à la condamnation morale que lui a envoyée l'historien Gérard Bouchard (*La Presse* du 6 mai 2014), il aurait probablement grand intérêt à examiner l'inventaire des pratiques et procédés identifiés par Dominique Garand.

VOIR POLÉMISTES...

suite à la page 30

POLÉMISTES...

suite de la page 29

Un des grands mérites du livre est de mettre en lumière l'intérêt de la rhétorique contemporaine et des travaux actuels qui s'y mènent. On sait que dans les années 1950 on a redécouvert la puissance du système rhétorique lorsqu'il s'agit d'étudier les pratiques argumentatives des acteurs sociaux. La rhétorique est puissante de par sa nature systémique qui pousse à considérer plusieurs choses à la fois du point de vue analytique, dont notamment 1) les finalités pratiques des intervenants, 2) les jeux stratégiques des protagonistes de même que leurs habitudes oratoires et 3) les dispositions, les intérêts, la situation et les capacités inférencielles du public. L'ouvrage de Garand et de ses collaborateurs met tout cela en valeur, sans excès de jargon ou de technicité. On n'y abuse pas non plus des références aux auteurs anciens. En fait, l'appareil conceptuel, assez complexe, mais sobrement utilisé, est constamment illustré par les diverses études de cas. Et la lecture devient passionnante si l'on se met en tête de considérer les transpositions vers d'autres domaines de la vie sociale.

Dominique Garand et ses collaborateurs ont fait de l'éthique un des principaux enjeux que soulève leur travail. Pour eux, il est nécessaire de délaisser le regard idéaliste et complètement irréaliste que l'on adopte le plus souvent lorsqu'il s'agit de conceptualiser

Un des grands mérites du livre est de mettre en lumière l'intérêt de la rhétorique contemporaine et des travaux actuels qui s'y mènent.

l'éthique de la discussion et de la polémique. Au lieu de faire comme si l'on devait et pouvait récuser les tendances naturelles de l'esprit humain, ils suggèrent de réfléchir à l'élaboration d'une éthique qui en tient absolument compte, sans pour autant tout accepter. Je suis bien d'accord avec eux. Mais puisqu'il est ici question de réalisme, je renvoie la balle aux auteurs en leur demandant de questionner leur

biais peut-être exagérément stratégiste. En parcourant les diverses analyses du livre j'ai eu l'impression d'être en présence d'acteurs polémistes très soucieux des effets qu'ils cherchent à induire et, par conséquent, très stratèges dans le choix des procédés. J'ai mes doutes. L'observation de plusieurs polémiques

au sein de l'organisation où je travaille me donne à penser que l'on peut être très habile, avoir une solide intelligence du public et utiliser une panoplie de moyens adéquats pour bien se mettre en scène tout en faisant mal paraître les adversaires, sans pour autant déployer de grands efforts d'anticipation et de scénarisation. Les individus les plus efficaces me semblent opérer de manière très spontanée. Je crois à vrai dire qu'à force de pratique, l'habileté rhétorique devient une sorte de seconde nature. ♦

FLAVIE TRUDEL

UN CÉGEP DANS LA RUE

Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, 127 pages

L'intérêt pour le printemps érable ne semble pas vouloir se tarir. Après avoir examiné les acteurs, les mots, les tactiques et les courants idéologiques qu'a mis en scène cette crise sociale, voilà que des ouvrages se tournent vers les déclinaisons régionales du phénomène. C'est le cas d'*Un cégep dans la rue*, portant sur la grève étudiante du Collège de Joliette.

Ce livre de belle facture, tapissé de photos, se propose de rendre compte des couleurs locales de ce mémorable conflit; l'introduction, d'une vingtaine de pages, en décrit les étapes et modalités. On y apprend qu'à Joliette, l'association étudiante n'était affiliée à aucune fédération et n'a participé à aucune assemblée de la CLASSE ou de la FECQ. On découvre aussi qu'à Joliette, il n'y avait point de mouvement des carrés verts et que les grévistes n'ont eu à faire face à aucune injonction. Autre trait singulier: les votes de grève s'y sont tenus électroniquement, avec la collaboration de l'institution, qui a mis au service de l'association sa plateforme interne de communication (Omnivox).

Suivent une cinquantaine de témoignages de protagonistes jolietains progréve; ces réflexions personnelles constituent l'essentiel de l'ouvrage. Celles-ci, et les photos les accompagnant, permettent de replonger au cœur d'un débrayage de 81 jours qui s'est terminé le 15 mai, soit l'avant-veille du dépôt à l'Assemblée nationale du projet de loi 78, préparé par le gouvernement libéral et dont l'objectif était de mettre fin unilatéralement au mouvement. Pour la plupart inspirants, ces témoignages montrent à quel point la grève fut, avant tout, une expérience d'apprentissage de la vie, de la solidarité, de l'endurance et de la dimension collective des rapports sociaux.

«27 février 2012. Ma première pancarte. Mon premier slogan. Jour 1. Ma première journée d'adulte. Je ne suis pas seule» confesse Joanie Harnois, étudiante en sciences humaines. «J'ai vu notre cause devenir combat, et notre génération faire la différence» écrit Renaud Deschatelets Lussier, étudiant en sciences de la nature. «Nous sommes la génération qui a voté pour la première fois; notre vote a été la cigüe que le gouvernement libéral de Jean Charest a dû avaler» lance Michel Roy, étudiant en sciences humaines. «Pour moi, le mouvement étudiant c'est beau, c'est grand et c'est un coup de pied au cul de la société pour lui montrer que sa jeunesse ne se laissera pas faire. C'est une entrée collective dans le vrai monde», témoigne Camille Jobin, étudiante du même programme. «On dit souvent que c'est dans les moments les plus difficiles que l'on voit vraiment qui est quelqu'un. Le Printemps érable



m'a démontré que cela s'applique aussi à un peuple», estime Jonathan Lapalme, du programme de technique de la production horticole.

Un cégep dans la rue met beaucoup l'accent sur le caractère consensuel et heureux de cette lutte. Bien qu'enrichissante, elle était marquée aussi par sa nature très polarisante, que l'auteure a tendance à sublimer. Le tableau récapitulatif des votes de grève (page 15) est pourtant explicite: à de nombreuses reprises, le débrayage a divisé profondément la population étudiante. On peut présumer que la communauté jolietaine et la population lanaudoise étaient également divisées, mais le livre ne permet pas d'en prendre la mesure. Les motivations profondes du mouvement de contestation sont secondarisées, les témoignages insistant davantage sur les acquis liés à l'engagement. Alors qu'ils étaient appelés chaque semaine à se prononcer sur la poursuite de la grève, pour quels motifs les carrés rouges la reconduisaient-ils? Pourquoi les opposants à la grève sont-ils devenus majoritaires à partir de la mi-mai?

D'autre part, il aurait peut-être été intéressant de situer ce conflit dans la trame des mouvements sociaux et des luttes ayant ponctué l'histoire de la région. En outre, la ville de Joliette a une certaine tradition militante, ayant été le foyer de luttes ouvrières significatives (Canadian Gypsum, Firestone, Olymel...) et ayant abrité une kyrielle de groupes populaires ou communautaires de divers ordres. Au fil des décennies, comment le cégep et ses syndicats se sont-ils inscrits dans la vie sociale et politique de la communauté?

Enfin, il est à noter que les légendes des photos sont laconiques; elles se contentent chaque fois de mentionner une date et une ville. Si le lecteur n'a pas pris part au mouvement, il lui est difficile de saisir le contexte et la signification de certaines scènes.

Flavie Trudel présente son livre en disant qu'elle a voulu «rendre hommage à Joliette dans la rue» et «projeter la lumière sur les personnes» ayant donné vie à cette mobilisation unique. À ce titre, il remplit bien son mandat.

Philippe Boudreau

Doctorant en science politique, Université d'Ottawa